

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Les pourris

Louis-Philippe Hébert



Number 107, Fall 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64513ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Hébert, L.-P. (2011). Les pourris. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 44–52.

# Les pourris

## Louis-Philippe Hébert

*Il a été dit qu'à une certaine époque,  
en période d'élections, des cimetières  
entiers avaient droit de vote.*

**J**E NE M'ADRESSE PAS à vous sans éprouver un sentiment de déroute. De défaite. De confusion. J'entends bien des voix qui me critiquent. Des cris demandant ma démission. Je vous vois défiler dans la rue en scandant mon nom. Avec vos banderoles criardes, si rouges qu'on les dirait écrites avec du sang, si le sang n'avait pas cette fâcheuse propension à devenir brun en séchant. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point, chaque jour, chaque matin, comme vous, je me pose des questions sur qui je suis, pourquoi je le suis et si je suis. Car j'ai connu une éducation religieuse, voyez-vous.

Vous avez déjà, vous aussi, j'en suis sûr, ressenti cet effet de surprise en bougeant un bras, en dépliant une jambe, au lever du lit, en clignant de l'œil, enfin quelque chose comme cela, quelque chose comme un étonnement d'être encore en vie, puis comme un sentiment de déjà-vu, une inquiétude. Une inquiétude profonde. Suis-je bien vivant, moi ? Ou suis-je passé déjà de l'autre côté ?

J'ai vu des enfants torturés à mort, des mères qui pleuraient bêtement en les regardant bouger et courir imprudemment dans les rues, des pères en colère frapper des fesses insensibles à leurs larges mains. Des gens couchés à l'intérieur des portiques, sur des marches d'escalier ou étendus sur les trottoirs comme pour y passer la nuit, et d'autres venus les ramasser qui se sont fait battre. J'ai pleuré. J'ai versé de vraies larmes.

Écoutez-moi bien ! S'il faut du courage pour être confronté à la critique, il en faut encore plus pour affronter la grogne populaire. Au moment même où je vous parle, j'entends des hurlements qui traversent les murs pourtant insonorisés

du studio — peut-être les entendez-vous du fond de vos foyers...

Il faut se rendre à l'évidence. De nos jours, ceux qui vous entourent sont des ennemis potentiels. On doit se méfier de tous et de chacun. L'équipe de la télévision, par exemple. Les techniciens de l'émission ont tous été fouillés. Mais cela n'a pas été suffisant. Ces gens-là, derrière les lentilles, qui ont les yeux rivés à leur écran témoin, ces espèces de grands escogriffes qui tiennent des perches au-dessus de ma tête, et même les petits accessoiristes dont vous ne voyez que le bout des doigts quand ils me tendent un verre d'eau, ces gens dont les noms apparaîtront au générique ont dû prêter serment sur une sorte de grand livre que je ne connaissais pas auparavant.

Mes conseillers m'ont dit qu'il s'agissait d'un album de famille et que tous les collaborateurs de l'émission s'engageaient sur la tête de leurs enfants comme sur celle de leurs parents : ils ont tous juré sur leur arbre généalogique. Et qu'ont-ils juré ? Qu'ils étaient bien portants. Je n'en suis pas si sûr, pourtant.

Je profite de l'occasion qui m'est donnée ici pour remercier notre corps policier qui procède avec une diligence exemplaire. Les interrogatoires parfois musclés mènent inévitablement à des membres arrachés, mais personne ne peut dire que notre police ne fait pas bien les choses. Car les policiers peuvent pleurer en abattant leur mère d'une balle dans la tête. Même si elle était dans un hospice depuis plusieurs années, c'est un travail difficile que le leur. Un métier pénible où il leur faut continuellement côtoyer la corruption sans se salir. Nous vivons à une époque où l'émotion doit se contenter de la portion congrue. J'en ai la preuve sous les yeux. La preuve sanglante ! Elle est là, devant vous.

Ce que vous voyez à l'écran présentement, ce sont des animaux crevés. Mais pas n'importe lesquels. Ce sont les miens. Mes petits chéris qui ont peine à bouger. Ces animaux, je les aimais comme vous aimez vos enfants. Et regardez ce que ces sauvages en ont fait. Voyez la gueule déformée de ce pauvre petit bichon frisé. Ils ne l'ont pas manqué celui-là qui

donne des coups de pattes comme s'il rêvait. Et ce cockatiel, je vous le dis, il me parlait autrefois comme on parle à un confident. Il était intarissable. Il m'appelait papa. Ils lui ont arraché toutes ses plumes. Une à une. La pauvre bête a dû souffrir le martyr. Je ne vous dis pas à quel point ma vie est triste quand j'entends leurs petits cris impuissants. Leurs glapissements pendant que je les caresse me rappellent à quel point nos animaux de compagnie nous ressemblent et ils me ressemblaient tellement quand ils étaient en vie. Même maintenant, je leur trouve un air de famille.

On m'a reproché de ne pas me mêler au peuple. De garder mes distances. Selon qu'on était d'un côté ou de l'autre, on a prétendu que je méprisais une catégorie de la population. Je ne serre plus de mains. Je n'embrasse plus de bébés. Je ne caresse plus de vieilles chevelures blanchies par les ans. Trop de fois, je me suis retrouvé avec des lambeaux de chair entre les ongles, des bouts de peau restés collés sur mes lèvres, des tignasses entre les dents qui m'auraient fait passer pour un scalpeur chez les sauvages.

Je ne peux plus descendre dans la rue. Ne me le reprochez pas. Ce n'est pas par dégoût, mais bien parce que chacun de mes gestes pourrait être mal interprété. En politique comme partout ailleurs, ce n'est pas l'intention qui compte mais bien les résultats. Et, depuis quelque temps, les résultats font peur. Mes vieux conseillers — on me reproche de les avoir déterrés pour la circonstance — m'ont donc suggéré d'avoir recours aux messages télévisés.

« Il est normal que vous communiquiez votre vision des choses à la population en profitant de la télévision, m'a dit le plus rougeaud. Vous ne pouvez plus vous aventurer dans la ville. Vous comme les autres êtes soumis à la grande incompréhension qui sévit. Les citoyens sont nerveux. Ils ont vu trop d'atrocités. Un être qui circule dans la rue devient vite suspect, surtout s'il n'a pas toute sa tête. »

Un autre au teint pâle a ajouté : « C'est une question de vie ou de mort. Au moindre défaut. À la moindre maladie de peau, que ce soit une plaque rouge sur le front ou un bleu sur

l'avant-bras, à la moindre odeur étrange, et Dieu sait qu'avec ce que l'on mange les problèmes de digestion sont fréquents, à la moindre manifestation de faiblesse, un déséquilibre en heurtant la chaîne du trottoir, une façon un peu trop affalée de s'asseoir sur un banc, les gens commencent à murmurer. »

Mes deux conseillers ont fini par se battre. Comprenez-vous pourquoi parfois je suis si fatigué d'entendre la clameur populaire ? Dès qu'un visage se tourne vers moi, c'est pour me dénoncer ! Je me tiens derrière la vitre blindée. Je regarde défiler tous ces écervelés et je fonds en larmes. J'ai été éduqué dans l'espérance de la résurrection, moi !

Quand un œil vient s'écraser sur la grande baie vitrée et qu'il roule vers le sol en laissant derrière lui une trace ensanglantée, je vacille. Mon cœur s'arrête de battre. Je n'arrive plus à reprendre mon souffle. Pourquoi faut-il que ma vie soit si compliquée...

Dès le début de mon mandat, des êtres qui étaient dans un pénible état de délabrement se sont réclamés de la Charte des droits et libertés. Certains d'entre eux prétendaient être de grands avocats, des juges. Ils étaient condamnés à essayer les pare-brise d'autos au coin des rues. Comment, je veux dire en m'appuyant sur quel principe juridique et sur quelle jurisprudence, bon Dieu ! aurais-je pu leur refuser le statut de citoyen qu'ils exigeaient ? Et comment ne pas leur accorder ce qui est le fondement même de notre société : le droit de se présenter dans un bureau de vote et de voter ? Même clopin-clopant. Sur quelle base aurais-je pu, une fois que le vote leur avait été accordé, leur refuser toute possibilité de poser leur candidature ? Et comment aurais-je pu croire qu'ils seraient un jour assez nombreux pour former l'opposition ?

Il n'y a pas de bonnes réponses à ces questions. J'ai essayé, dans un premier temps, de tempérer, voilà ! Temporiser, plutôt ! Le mot serait plus juste. Vous voyez, je n'ai pas besoin des cris de mort de l'opposition pour corriger mon propos.

Ceux qui n'étaient plus identifiables ont été disqualifiés. Pas question de les laisser voter, le visage caché derrière un amoncellement de bandelettes. Puis on les a reconduits dans

les cimetières. En les prenant par le bras, délicatement, comme on le fait avec les vieilles personnes. Et on leur a désigné le sol. Ils ont tremblé de frayeur.

Les ectoplasmes, les « ectos » comme vous les appelez, ne sont même plus considérés. Nuages de cendres, souvent extrêmement incomplets, et mêlés à de la cendre de bois, des éclisses, des bouts d'os calcinés, des vestiges de cercueil ou des morceaux de vêtement qui, compte tenu de la nature incombustible de certaines fibres, ont résisté au feu, ceux-là furent balayés dès qu'ils se sont présentés, et ils ne purent véritablement protester. Quand il en voit un se former comme un tourbillon devant la limousine, mon chauffeur ne ralentit même pas. Il accélère ! Dispersés, reconstitués, il n'y a plus rien à faire de ces paquets de cendres.

Mais encore d'autres « sans futur » sont venus, beaucoup mieux conservés, dont l'état était plus récent, si récent qu'à leurs propres yeux ils faisaient plutôt partie des bien portants — ce qui ne les empêchait pas de continuer à se détériorer à l'air libre. Impossible de s'en débarrasser, voilà le problème. Les gens meurent et un certificat de décès ne vaut même pas le bout de papier sur lequel il a été consigné.

Mon gouvernement a dès le début refusé de laisser voter les estropiés de la tête. Nous ne les avons pas accompagnés aux bureaux de scrutin comme le demandaient leurs parents plus complets. Ce fut une première mesure impopulaire !

Nous avons laissé errer les décapités. Ils sont sans danger. Encombrants, je l'avoue, mais sans danger et, si on ne les touche pas, ils ne manifestent pas d'agressivité. Nombre d'entre eux se retrouvent aujourd'hui dans les eaux du port où ils ont malencontreusement plongé. Ils ne s'opposent pas à la circulation des navires et ils ne cherchent pas à grimper dans les petites embarcations. Pas question de les repêcher.

Là où nous avons éprouvé le plus de difficulté, je le concède, c'est dans le dossier des héritages. Comme vous le savez, les décédés continuent de se mêler à la population. Il y a des bagarres. Les veuves et les orphelins font montre d'im-

matin avec un cadavre couché près d'elle, étendu de tout son long, perdu dans ses rêves éveillé et qui prétend être dans son lit, provoque des réactions violentes. Comme le suicide. Ce qui a empiré la situation. Le suicide n'est pas une solution, bien au contraire.

Alors, nous avons rouvert les immenses dortoirs des pensionnats, dont les conditions sanitaires laissent, évidemment, plus à désirer qu'à l'époque où, en culottes courtes, je les ai fréquentés, époque où l'odeur de putréfaction était moins persistante. Puis, il y a eu les plus récalcitrants. Les plus frais, disons-le. Il faut s'obstiner pendant des heures avec certains d'entre eux qui n'ont pas encore perçu de différence dans leur état. Je sais à quel point les conditions de cohabitation ont pu être horribles. S'ils ont peu d'appétit pour la nourriture, il en va autrement pour la sexualité. Même morts, les corps restent empreints d'une irrépressible lubricité.

Ceux-là, qui se réclament du groupe des « frêches », deviennent chaque jour plus agressifs parce qu'ils se sentent dépérir. S'ils perdent un bras, c'est avec l'autre qu'ils vont frapper. Un pied...

S'ils sont à l'écoute de cette émission spéciale, bien que je sache pertinemment qu'aucun moyen de communication ne les touche et qu'ils ne désirent pas vraiment entrer en contact avec le reste de la population bien portante — ils ont leurs propres problèmes et on prétend que, depuis qu'ils sont entrés en contact avec la mort, ils s'intéressent sérieusement à la spiritualité, au point de vouloir convertir les autres, mais à quoi ? —, je leur demanderais d'être patients, de ne pas chercher une issue dans un bain de sang qui serait une fin malheureuse à ce qui correspond à la pire crise humanitaire que nous ayons traversée... puisqu'elle ne ferait que l'empirer.

Rappelons-nous ce que la religion nous enseigne : les manifestations d'agressivité ne commanderont jamais en retour que des réactions encore plus agressives. Attendons au moins qu'une issue naturelle survienne. Parce que la Nature continue d'agir. Vous vous en rendez compte tous les jours. Il y a une détérioration inévitable de leur état. Et, en

conséquence, une amélioration de la situation. Voyons-le comme ça.

Certains parmi les plus avancés n'arrivent plus à se mouvoir. Alors on peut, délicatement, j'ai toujours insisté sur ce mot, les déplacer, les entasser dans une pièce ou dans un sous-sol où ils ne pourront pas nuire. S'ils tombent en pièces détachées, oui, on peut corder les bras avec les bras, les jambes avec les jambes, mais on ne peut les démembrer systématiquement. Je sais que, lors de lignes ouvertes, certains animateurs ont évoqué cette possibilité. Elle est illégale ! Elle tombe sous le chapitre de la mutilation de cadavre. Il y a des lois, tout de même ! Et, quoi qu'on dise du soulagement qu'elle procure, cette façon d'agir provoque des situations inutilement pénibles. En plus de relever du code criminel, elle peut entraîner l'apparition de champignons sur les murs.

On parle d'incompréhension ? En voilà donc un bel exemple. Des bien portants ont répandu la rumeur selon laquelle mon petit chien et mon petit oiseau étaient morts alors que certains décédés les prétendaient vivants. Lequel des deux groupes s'est attaqué à mes animaux favoris ? Regardez dans quel état ils les ont laissés. Le pauvre chien gémit et il est prêt à mordre. Le perroquet répète toujours le même mot : gaz.

Je n'aime pas plus lire les bannières et les graffitis de ceux qui sont en faveur de mon gouvernement qu'entendre les cris de ceux qui affirment qu'il est pourri. Ni un « frèche » ni un « ecto », pour tout dire aucun décédé, ne font partie de mon cabinet. Chaque matin, avant de réunir le conseil des ministres, une infirmière, à qui on a au préalable pris le pouls, prend à son tour le pouls de tous ceux qui assistent à la réunion. Tous les matins, après une nuit d'un sommeil agité, chaque membre du cabinet doit nous informer de son état de santé. Chaque rêve est analysé. Chaque cauchemar est pris au sérieux. Chaque abcès est crevé.

Moi-même, votre premier ministre, je puis attester que je suis encore vivant même si, par un souci d'intégrité et d'égalité qui m'honore, croyez-le, ainsi que par le devoir de

réserve qui m'incombe, je refuse d'entrer dans la catégorie des bien portants. Ne prêtez pas l'oreille à ceux qui disent que j'ai été élu par des morts pour des morts, bien que les décédés aient été particulièrement nombreux à voter pour moi et bien qu'il soit évident que je suis un peu mieux apprécié par eux que par le reste de la population.

Les jeunes écervelés disent que nous avons rompu un bel équilibre en sondant le terrain pour y trouver des gaz. C'est improbable. Les entreprises ont ajouté des solutions antibactériennes à l'eau qu'elles insufflaient dans le roc. Cette précaution n'aurait pas été suffisante ? Nous aurions contaminé tout ce qui est vivant ? On pourrait en discuter longtemps. À quoi cela servirait de réveiller les morts ?

Comment croyez-vous que je me sens quand la fin de la journée approche ? Épuisé ! Vers seize heures, je regarde un soleil de sang baisser sur un horizon gris, je vois les arbres morts lutter contre le vent et j'observe les oiseaux qui se décomposent en plein ciel. J'ai à peine le temps de verser mon mélange de trois rhums et de jus d'abricots accompagné d'un quart de citron, et de m'asseoir devant les grandes vitrines de mon bureau que je vois surgir des éclopés, des démembrés, des décharnés, des êtres si affaiblis, des hommes et des femmes devenus si faibles qu'ils ne peuvent plus résister à rien. Ces démunis se traînent devant moi ; je les aperçois de mon fauteuil, comme si j'étais avec eux, qui défilent pancartes à la hauteur des béquilles, ou qui rampent en s'accrochant au sol, là où une pierre, une borne-fontaine, un caillou peuvent les arrêter.

Je me dis que c'est mon peuple, cela ! Un assemblage d'individus défaits. Des êtres appauvris qui n'ont pas su lutter. D'autres, morts de peur, qui restent terrés dans leur appartement. C'est mon peuple, ces endeuillés ! Ils sont incapables de distinguer l'animé de l'inanimé, inaptés au combat, envahis par les cadavres de ceux qu'ils ne reconnaissent plus et qui leur ont pourtant donné naissance, cernés par le moins combatif des ennemis : par un ennemi déjà mort. Tué d'avance ! Qui peut demander mieux ?

C'est mon peuple, cela, représenté par ses morts, qui ne sait pas s'il est mort lui-même et qui se dit, pour toute consolation, que cela viendra un jour, cela viendra.

Je vous le répète. Je suis le leader des bien portants autant que celui des décédés. Je ne suis la marionnette d'aucun groupe social, d'aucune partie de la population qui serait plus privilégiée que l'autre. Mais, encore plus aujourd'hui qu'hier, je demeure un homme de compromis.

Les fils et les ficelles que vous croyez voir à l'écran ne sont que des tubes reliés à des sacs de sérum. On ne prend jamais trop de précautions. Si vous saviez ce que l'on ressent quand un bout de doigt devient blanc, puis noir et qu'il se met à dégager une odeur épouvantable. Si vous saviez ce que c'est de sentir qu'à l'intérieur de soi les organes commencent à mariner dans une soupe incroyable de puanteur. Si vous saviez ce que c'est d'être à la merci du moindre obstacle, de la plus petite chute... Vous sauriez que l'angoisse peut être aussi pire qu'un objet contondant. Mais vous le savez, n'est-ce pas !

Regardez-moi bien dans les yeux : je ne suis pas mort. Je ne suis pas une marionnette !

Ça crie dans les rues devant les moniteurs de télé ? Il y a des bien portants qui réclament ma tête ? Des décédés sortent des salons funéraires pour attaquer mon régime ? Les uns et les autres marchent main dans la main avant de s'entredéchirer ou de se contaminer ? Tout le monde semble d'accord au moins sur une chose : mon temps est fini.

Quand j'entends cela, les bras m'en tombent. Je n'ai qu'une chose à dire : Vive la démocratie ! Vous voulez ma tête ? Eh bien, venez la chercher. Ce n'est pas si compliqué. Elle est retenue par deux agrafes sur les côtés.

FIN DE L'ÉMISSION SPÉCIALE